

La paraphrase dans la pratique et l'enseignement de la traduction

EDITH LE BEL

U. SEVILLA

En rapprochant les termes de *traduction* et de *paraphrase*, nous tenterons de mettre au clair les concepts qu'ils recouvrent et les rapports qu'ils ont entretenus au cours de l'histoire des pratiques et des théories, pour mieux comprendre la spécificité de l'activité de reformulation interlinguistique. Ces deux termes, fortement polysémiques, font trop souvent l'objet d'un usage ambigu, voire contradictoire, dans les pratiques et discours didactiques.

La paraphrase, en effet, recouvre *une notion difficile à cerner, en droit comme en pratique*, pouvant faire l'objet de caractérisations opposées (Fuchs, 1983: 129). D'autre part, en ce qui concerne la traduction, il faut bien distinguer, lorsque l'on fait appel à la notion de paraphrase pour l'aborder, non seulement le processus du résultat de cette activité, mais surtout, les objectifs visés par les stratégies didactiques de traduction mises en place. Suivant que l'on se situe dans le cadre de la *traduction pédagogique* —où la traduction ne constitue qu'un moyen parmi d'autres au service de l'acquisition ou du perfectionnement linguistique— ou dans celui de la *pédagogie de la traduction* —où la traduction est une fin en soi—, la notion de reformulation paraphrastique sera abordée à des niveaux et à partir de cadres théoriques différents.

Du côté de l'étude du phénomène paraphrastique en France, c'est sans doute C. Fuchs (1983, 1987 et 1994 entre autres nombreux travaux) qui a le plus approfondi et le mieux synthétisé le panorama de la recherche linguistique à ce sujet. Dans le dernier ouvrage cité, elle montre comment le phénomène paraphrastique a été abordé, dès l'antiquité gréco-latine, comme une pratique discursive, à des fins pratiques, fonctionnelles et communicatives:

Paraphraser un texte-source donné (notons-le T) c'est, pour la tradition, produire un nouveau texte (appelons-le *texte-cible* et notons-le T') qui reformule T, *cette reformulation visant à éclairer certains aspects de T* (1994: 4).

Cette pratique reformulatrice s'est surtout exercée à des fins pédagogiques, dans les domaines de l'exégèse biblique et de la rhétorique.

Dans le premier de ces domaines, il s'agit de la pratique d'un commentaire explicatif de T centré sur son *interprétation* et dont elle cherche à reconstruire et à expliciter le sens par l'intermédiaire de T'. (...) *Le commentaire paraphrastique produit par l'exégète* explicite le sens littéral du texte-source, notamment en reformulant les tournures linguistiques peu claires ou devenues obsolètes, ainsi que son sens non littéral, en dévoilant une signification allégorique, voire mystique, cachée derrière le sens littéral apparent (*Ib.*: 5).

Dans le deuxième de ces domaines, celui de la rhétorique, l'exercice, appelé *chreia*, de la paraphrase, était conçu comme un ample développement d'une sentence et, en particulier chez le rhéteur latin Quintilien, comme un exercice pratique de reformulation-amplification de textes d'auteurs où il est permis d'abrèger ou d'embellir ici ou là, tout en respectant la pensée du poète (Quintilien: Livre I, chap. IX, cité in Fuchs: *ib.*).

La pratique paraphrastique participe alors de l'imitation et se centre sur la production de T' dont elle cherche à construire les formes d'expression à partir du sens de T (*ib.*: 6).

L'auteur cité observe à juste titre que depuis l'apparition du terme, au XVI^e siècle, jusqu'à nos jours, les définitions lexicographiques qui en sont faites sont entachées de connotations ambivalentes, allant d'une conception neutre de simple reproduction d'un contenu (XVI^e et XVII^e s.), à celle d'une différence quantitative — jouant sur l'amplification — et qualitative, tantôt positive — plus claire, plus explicite — (fin du XVII^e et XVIII^e s.), tantôt négative — considérée comme délayage induisant à l'infidélité — (XIX^e et XX^e s.).

Surgit alors la polémique autour de la notion de paraphrase comme reproduction ou comme altération de T et le parallélisme est frappant avec celle créée par les différentes conceptions de la légitimité et de la fidélité de la traduction au cours de l'histoire.

Quoiqu'il en soit, l'auteur de la paraphrase intra- ou interlinguistique se porte en détenteur de la bonne interprétation du message de T:

Capable de restituer ce message sous une forme intelligible pour ses interlocuteurs, il se fait l'interprète' du T-source et de son producteur d'origine auprès des récepteurs de T', à la manière d'un traducteur qui maîtrise deux langues et il assure le passage entre deux situations d'énonciation, celle de T et celle de T' (*ibid.*: 8).

C'est précisément sur le problème de savoir à quelle conception de la paraphrase associer la traduction que nous allons réfléchir au cours de cet article.

Il est curieux d'observer que les répertoires lexicographiques actuels reprennent généralement la conception discursive de la notion de paraphrase, propre de la Tradition, tout en faisant une sorte de *pot-pourri* des différentes connotations qui lui ont été attachées au cours de l'histoire et que nous venons de mentionner. Toute-

fois, certains de ces dictionnaires, comme le Robert, en donnent une acception linguistique restreinte au niveau de la langue ¹.

C'est la raison pour laquelle nous nous poserons plusieurs questions fondamentales pour *déterminer le niveau et la spécificité de l'activité reformulatrice du traducteur*:

1. *Lorsque l'on traduit, reformule-t-on la signification des mots du texte original à l'aide d'un dictionnaire bilingue qui nous en donnera les correspondances en langue d'arrivée, ou d'un dictionnaire unilingue qui nous en donnera les définitions?*

Traduire ne consiste pas à transcoder des mots proposés par le dictionnaire bilingue ou à amplifier syntagmatiquement par une définition la signification d'un terme. L'identité référentielle entre les termes constitue une condition nécessaire mais non suffisante de la synonymie et *c'est donc le 'sens dénotatif' de base (et non pas seulement le référent dénoté) qui doit être identique car on peut référer à un même objet ou à un même état de choses de façon sémantiquement divergente, voire contradictoire* (Fuchs, 1983: 131), comme l'ont amplement démontré Vinay et Darbelnet dans leur *Stylistique comparée du français et de l'anglais*.

2. *Lorsque l'on traduit, reformule-t-on la signification des phrases en jouant sur les lois logiques, c'est-à-dire la valeur de vérité permettant de tenir pour équivalentes deux propositions considérées comme vraies ensemble ou fausses ensemble? Établit-on des rapports paraphrastiques sur la base d'une dérivation d'énoncés tenus pour équivalents et représentant une même constante sémantique profonde comme l'ont prôné les générativistes?*

Un exemple nous permettra de répondre à cette question:

Adelaida, qui admire la générosité, apprécie que Jesús ait prêté à Edith et à Maria le texte de sa conférence sur le proverbe français.

ne peut être traduit indifféremment par:

Adelaida, que admira la generosidad, aprecia el hecho de que Jesús haya prestado a Edith y a María el texto de su conferencia sobre el refrán francés.

ou par:

*Adelaida, que admira la generosidad, aprecia el hecho de que Edith y Maria hayan pedido prestado a Jesús el texto de su conferencia sobre el refrán francés,

qui, paraphrasant l'antérieur, joue par dérivation sur le jeu des converses, *prototype même de la paraphrase linguistique* (Fuchs, *ib.*: 130).

¹ Ling. Phrase synonyme d'une autre (Par ex. Jean aime Louise —> Louise est aimée de Jean.)

Nous voyons bien que la traduction par le biais d'une correspondance paraphrastique de type exclusivement linguistique, c'est-à-dire conçue comme une relation virtuelle en langue, ne convient pas et que *chaque énoncé appartenant à une famille paraphrastique est à la fois un parmi d'autres et unique (ib.)*.

L'idée, chère aux adeptes d'une linguistique formelle, selon laquelle la reformulation paraphrastique se fonde sur un *noyau dur* objectif, correspondant, suivant les auteurs, au *contenu informationnel*, au *sens cognitif* ou *logique*, *par-delà les variations dites subjectives jugées mineures (et qualifiées, selon les cas, de 'stylistiques', d'emphatiques' ou de 'connotatives')* (*ibid.*: 131), n'est pas pertinente en traduction.

Comme le souligne Fuchs (1983: 131), *ces variations sont loin d'être insignifiantes. Si les diverses paraphrases possibles entre lesquelles l'énonciateur opte pour représenter un certain événement constituent des solutions équivalentes du point de vue de la référence et de la signification dénotative, il n'en reste pas moins que son choix est pertinent.*

L'acte même d'énonciation suppose en effet de la part de l'énonciateur un choix plus ou moins conscient entre plusieurs formulations paraphrastiques d'un même contenu informationnel, en fonction d'une intention communicative et d'un effet visé sur l'interlocuteur. En ce sens, toute énonciation est un acte de paraphrase.

Au plan discursif, ce choix paraphrastique est d'ordre argumentatif, en fonction des forces illocutionnelle et perlocutionnelle visées dans l'acte de parole. Or précisément, les canons du jour, les normes actuelles à la base du concept de fidélité en traduction, se fondent sur trois grands critères (cf. Hurtado, 1990):

1. Fidélité au vouloir-dire de l'auteur de T, à savoir à sa force illocutionnelle;
2. Fidélité à l'effet visé sur le destinataire de T, c'est-à-dire à sa force perlocutionnelle;
3. Fidélité à l'idiosinchrasis de la langue d'arrivée en T'.

La traduction est un acte de réénonciation qui suppose un choix paraphrastique en fonction de la captation de l'intentionnalité qui se cache derrière la variation *subjective* opérée par l'auteur de T, dans le respect de la démarche de la langue d'arrivée. Ainsi, *ce qui est considéré en langue comme paraphrastique peut se révéler ne pas l'être en discours*. Or c'est bien la phrase actualisée en discours, devenue énoncé, qui constitue le seul objet de l'activité reformulatrice du traducteur. Elle n'est interprétable qu'en fonction, non seulement du cotexte ou contexte linguistique, mais du contexte situationnel fourni par les paramètres de la situation extra-linguistique.

Les deux questions posées nous permettent donc de conclure que l'activité paraphrastique en traduction ne doit être abordée, pour être pertinente, c'est-à-dire communicative du sens d'un message, qu'en termes de *reformulation discursive* et, comme l'ont abondamment démontré et illustré les traductologues disciples de la Théorie du sens ainsi que les linguistes adeptes des courants énonciatifs et pragmatiques, qu'en termes d'*équivalences discursives* où la paraphrase est toujours imprévisible et unique, valable dans un contexte et une situation particuliers.

Ce n'est que dans le cadre de la traduction pédagogique et à travers l'exercice restreint du thème grammatical où seule la compétence linguistique, lexico-syntaxique est mobilisée et testée, que la reformulation paraphrastique conçue comme simple correspondance formelle ou comme synonymie de phrases —donc hors contexte— sera jugée suffisante.

Parvenus maintenant sur le terrain discursif pour aborder la traduction comme activité de paraphrase, revenons à notre point de départ, c'est à dire à la perspective traditionnelle, rhétorique et littéraire, où la paraphrase est considérée comme *activité effective de reformulation par laquelle un locuteur restitue (bien ou mal, condensé ou amplifié, fidèlement ou non) le contenu d'un texte source sous forme d'un texte second* (Fuchs, 1983: 131).

Le bien et le mal, le fidèle ou l'infidèle sont des notions relatives dont les critères ont fluctué au rythme des normes socio-historiques de la reformulation intra- et interlinguistique. Il suffit, pour confirmer cette relativité, d'évoquer les *belles infidèles* caractéristiques des traductions des textes classiques faites *au goût du jour*, c'est-à-dire dans le style littéraire alors en vogue au XVII^e siècle ou bien encore, le panorama traductologique français des oeuvres littéraires espagnoles au XVIII^e siècle où ajouts, retranchements, commentaires de la part du traducteur-paraphraseur étaient monnaie courante et de les comparer à la traduction-reconstitution qualifiée aussi de traduction archéologique au XIX^e siècle où le traducteur-paraphraseur revient au littéralisme stricte dans un souci de reconstitution historique des oeuvres de l'antiquité et combat farouchement la verbosité du siècle précédent (cfr. Le Bel, 1993).

Or arrêtons-nous maintenant plus spécifiquement sur les notions d'*amplification* ou de *condensation paraphrastique* évoquées, non seulement dans la tradition, mais aussi et encore, comme nous venons de l'observer, dans les répertoires lexicographiques actuels, pour examiner dans quelle mesure ces notions conviennent pour définir l'activité de reformulation en traduction par rapport aux normes actuelles de fidélité.

Mise à part l'acception linguistique du terme, restreinte à la synonymie par dérivation syntaxique —dans le dictionnaire Robert, par la dérivation actif —> passif— dont nous venons de souligner les limites, ces définitions font toutes allusion aux notions d'*amplification*, d'*explication* ou de *commentaire*. Une question s'impose donc:

3. *Lorsque l'on traduit, aujourd'hui, a-t-on recours à l'amplification, à l'explication ou au commentaire du texte original pour le rendre plus clair et plus intelligible?*

Les didacticiens, tout comme les théoriciens de la traduction, insistent sur la mission communicative du traducteur qui doit rendre intelligible par sa reformulation en langue d'arrivée un texte source qui a été conçu et élaboré pour un destinataire appartenant à une culture, une situation, voire une époque différentes de celles dans lesquelles il se trouve lui-même immergé. Or, que signifie en traduction *rendre intelligible?*

Sur ce point, il est fondamental de dissocier ce qui correspond à des *stratégies pédagogiques* visant l'acquisition de la compétence traductrice et la prise de conscience du processus cognitif qu'elle mobilise, de l'*exercice de la traduction 'per se'*.

Traduire suppose la compréhension exhaustive du texte de départ, la captation du sens qui se construit à partir des significations pertinentes des mots en contexte, enrichies de leur valeur communicative et pragmatique et des compléments cognitifs. Les compléments cognitifs comprennent, entre autres, *les renseignements concernant l'auteur et les destinataires du texte, les présupposées extra-discursifs et les connaissances thématiques pertinentes* (Delisle, 1993, glossaire).

Traduire, d'autre part, suppose une distanciation par rapport aux formes, à travers un processus de déverbalisation préalable à la reformulation des concepts attachés à ces formes. Les traducteurs débutants ont de grandes difficultés à se détacher des formes dans la phase de reformulation et ont tendance, étant donnée leur prégnance, à *oublier* d'interpréter le sens qu'elles recellent et la mission communicative du geste traducteur. C'est la raison pour laquelle le didacticien, pour l'aider dans cette tâche d'interprétation du texte de départ et de dissociation des formes, recourt très souvent à des exercices de *pré-traduction* et, parmi eux, à l'*explication de texte*. Il s'agit de *l'analyse rigoureuse du texte de départ pour le comprendre jusque dans ses moindres détails. Cette analyse, préalable à la formulation des équivalences, prend en compte les compléments cognitifs et dégage la signification pertinente des mots et des expressions du texte. Elle porte aussi sur les effets stylistiques, les sous-entendus, les allusions, les registres de discours, le rythme, la tonalité, en un mot, sur toutes les idiosyncrasies du TD (ib.).* On peut alors parler en termes généraux d'*amplification paraphrastique* du TD à travers cet exercice.

Toujours dans le but de vérifier la compréhension du texte de départ et d'en dégager les idées principales, on peut recourir à l'exercice du résumé de texte, c'est-à-dire, cette fois, à une activité de condensation paraphrastique.

La paraphrase intra-linguistique suppose une *orientation du processus de transformation textuelle* opérant *du moins connu au plus connu, et du moins clair au plus clair (levée des ambiguïtés, explicitation d'implicites, détection de significations cachées, dévoilement de significations allégoriques, etc.)* (Fuchs, 1994: 8-9). La reformulation est alors souvent insérée dans un texte mixte, c'est-à-dire contenant certains marqueurs méta-linguistiques dont le rôle peut être, entre autres, d'introduire des reformulations de type *cela revient à dire que, on dirait maintenant, ou, soit, c'est-à-dire, en d'autres termes, à savoir, etc.*

Dans ce sens, et à *cette phase du processus didactique dans le cadre de la pédagogie de la traduction, on peut répondre positivement à la question posée: on explique, on commente le TD pour en affiner sa compréhension avant que de le reformuler en langue d'arrivée. De façon à vérifier cette compréhension, on joue sur la paraphrase explicative.*

De même, et toujours préalablement à la reformulation, pour combattre le transcodage ou le calque, on joue sur la paraphrase intra- et interlinguistique pour reformuler autrement le message de l'énoncé original.

Il est une autre situation, cette fois encore à visée pédagogique, où l'on peut répondre *affirmativement* à la question posée. Il s'agit alors de ce qu'il est courant d'appeler la *traduction philologique* où le traducteur fait entendre sa propre voix dans ces *paratextes* que sont les notes du traducteur, pour apporter au lecteur de la traduction des compléments informatifs, des commentaires plus ou moins savants, des explications, des levées d'ambiguïtés, des explicitations, en d'autres termes, des amplifications du texte de départ en s'en faisant en quelque sorte l'exégète, comme dans la conception traditionnelle de la paraphrase.

Mais, hors du cadre pédagogique, doit-on maintenir cette conception de la traduction comme activité paraphrastique explicative, amplificative?

Tout comme le paraphraseur dans sa langue, le traducteur, dans son rôle communicatif interlinguistique de relais historique et culturel, est le reformulateur d'un message textuel qu'il a préalablement interprété pour un destinataire qui se trouve dans une situation —linguistique, culturelle, spatio-temporelle— distincte de la situation de production du texte original.

Son activité reformulatrice interdiscursive, de même que l'activité de reformulation intradiscursive, suppose une certaine distanciation par rapport à T et aux circonstances d'énonciation de T (cf. Le Bel, 1994).

Dans certains cas, en effet, le traducteur peut choisir de s'identifier à l'auteur de T. Il en résulte alors que *le texte traduit prétend reproduire l'univers créé par l'auteur, le traducteur supplantant le 'je' de cet auteur. À partir de ce 'je', il entre dans un monde qui n'est pas le sien et en accepte les marques de subjectivité sans les modifier*² (Tricás, 1991: 517-518).

Dans d'autres cas, au contraire, *le traducteur ne prétend pas transplanter son discours dans l'univers référentiel de l'auteur de T et opère alors, par rapport à ce dernier, une distanciation, en le soumettant à un processus d'adaptation* (ib.: 518).

Or, qu'il ait recours au procédé d'explicitation ou à son pendant, à celui d'implication, peut-on taxer de paraphrase explicative, la reformulation du traducteur? Peut-on considérer qu'il s'agit à proprement parler d'une amplification ou au contraire d'une condensation paraphrastique? En d'autres termes, doit-il, au nom de l'intelligibilité, de la clarté, maintenir un comportement d'exégète de T, c'est-à-dire, lever les ambiguïtés, expliciter les allusions qu'il renferme?

M. Lederer (1976 et 1984, 1994: 58-59) emprunte à la rhétorique le terme de *synecdoque* pour désigner la partie explicite du sens et pour caractériser le discours de manière générale *car, en toute circonstance, par rapport aux idées que le discours exprime, sa forme matérielle est toujours indication plutôt que description* (1984: 38) tout acte énonciatif s'élaborant non seulement en fonction de la démarche ou du *génie* de chaque langue, mais aussi en fonction du savoir présupposé chez le destinataire.

L'acte de traduction change les circonstances d'énonciation et il se peut que le traducteur-réénonciateur ne projette pas sur son destinataire de T' les mêmes con-

² Traduction de l'auteur de toutes les citations de M Tricás.

naissances partagées que l'auteur de T avait prévues sur son destinataire. De là le recours de sa part au procédé d'explicitation, pour clarifier les repères énonciatifs ou pour combler une lacune supposée chez son destinataire de connaissances thématiques par un complément d'information jouant sur l'amplification.

Dans d'autres cas, au contraire, le traducteur peut estimer que certaines informations données dans T sont inutiles car évidentes, redondantes, par rapport aux connaissances présupposées chez son destinataire de T'. Il procèdera alors à l'opération inverse en recourant au procédé d'implicitation.

En aucun cas, on ne peut parler d'omission ou d'ajout, de commentaire ou d'explication à proprement parler, mais bien toujours d'un acte paraphrastique pour reformuler le même sens, dans le respect des lois d'intelligibilité et de concision communicationnelles, en fonction des connaissances partagées par les interlocuteurs.

Ainsi, on ne trouvera jamais, dans le corps même de T', de marqueurs de référence à T de type *je reprends cette phrase: «...», lorsqu'on dit par exemple «...», on veut dire en réalité «...», et rarement des marqueurs reformulatifs du type *c'est à dire* sauf, par exemple, dans le cas des conversions de monnaies ou de mesures, et encore, de façon elliptique, par une simple mise entre parenthèses.*

La distanciation opérée par le traducteur par rapport à l'auteur de T ne se fait jamais de façon linguistiquement explicite comme dans la reformulation explicative. Le traducteur ne fait jamais entendre sa propre voix en T'. C'est la raison pour laquelle, *si l'on se place du point de vue de l'activité même de la traduction et de son résultat, on ne peut que répondre par la négative à la question posée: Le traducteur n'est pas un explicateur, n'est pas un commentateur, n'est pas un exégète.*

Nous l'avons vu, il ne recourt à l'explicitation que dans certains cas pour compléter certains éléments d'information nécessaires, par rapport à l'univers énonciatif de T'. Et s'il est parfois un explicateur, ce n'est que de façon cachée, sous forme d'énonciation et non de réénonciation. La responsabilité énonciative reste attribuée au locuteur-auteur de T et non pas à la sienne propre d'énonciateur de T'. Son processus interprétatif de T n'est jamais explicité à des fins didactiques, comme dans les cadres de l'enseignement de la traduction ou de la traduction philologique évoqués plus haut. Le traducteur, dans sa reformulation, prend la place de l'énonciateur de T tout en effectuant parfois, comme nous l'avons vu, une opération de distanciation par rapport aux circonstances énonciatives.

Au sens large, on peut alors parler de paraphrase imitative dans la mesure où, aux yeux des destinataires de T', c'est l'auteur de T qui leur *parle*.

Mais essayons d'affiner le concept d'explicitation en traduction.

Landheer (1987) considère la traduction comme une activité paraphrastique *consciente*. Il insiste sur le caractère raisonné de cette activité interdiscursive à propos des ambiguïtés, que celles-ci soient intentionnelles ou non.

Quand on parle d'*ambiguïté non intentionnelle* dans le texte source, il s'agit d'une *ambiguïté quelque part dans le message dont il est évident ou très probable que l'émetteur ne se rend pas compte; elle est involontaire et ne présente aucune*

valeur fonctionnelle dans le discours en question (Ib.: 106). Pour pouvoir paraphraser l'énoncé ambigu dans une perspective interlinguistique, il est évident qu'il faut opérer la bonne interprétation, c'est-à-dire restituer, grâce au contexte, l'intentionnalité énonciative en T. Or, il est des cas où le contexte ne permet pas de lever l'opacité de l'énoncé en T et donc d'effectuer cette paraphrase correctrice.

Landheer (Ibid.: 107) propose au traducteur, dans ce cas, soit de désambigüiser l'énoncé en T en adoptant le sens qui lui paraît le plus probable —il s'agira alors d'une *paraphrase correctrice explicitative* si l'on se place du point de vue du processus traducteur—, soit de maintenir l'ambigüité, si cela est possible en T' (et informer éventuellement le lecteur-destinataire de T' de l'opacité de l'énoncé en T au moyen d'une note —il s'agira alors d'une *paraphrase explicative de type méta-discursif*, dans la mesure où le traducteur parle en son nom propre en explicitant qu'il se dissocie volontairement de l'auteur de T et qu'il n'assume pas la responsabilité énonciative en T' de l'ambigüité maintenue.

Lorsqu'il y a occurrence d'une *ambigüité intentionnelle*, l'auteur de T décide délibérément soit de cumuler par différents procédés en une seule phrase ou expression la multiplicité de sens attaché à un énoncé donné (jeux de mots, métaphores, etc.) —on parle alors d'*ambigüité cumulative*—, soit de dissocier les instances énonciatives —locuteur et énonciateur—, en jouant délibérément sur la polyphonie énonciative pour faire commettre par un des énonciateurs de T une ambigüité non délibérée, dans une sorte de complicité avec son destinataire qui lui permette d'inférer l'intention du locuteur de créer en fait une ambigüité intentionnelle. Dans un cas comme dans l'autre, le traducteur *ne doit jamais tenter de désambigüiser ces énoncés, mais au contraire, faire tout son possible pour restituer l'ambigüité du texte source par une ambigüité analogue dans le texte cible (ib.)*. En d'autres termes, il doit essayer, dans la mesure du possible, de procéder à une *paraphrase imitative* en T' (cf. Le Bel, sous presse).

L'ambigüité intentionnelle dite *cumulative* joue sur la plurivocité sémantique et pragmatique d'un énoncé donné en T. Dans ce cas, un même énoncé peut faire l'objet d'équivalences paraphrastiques qui, entre elles, ne le sont pas, mais qui sont toutes pertinentes pour paraphraser *une seule ou plusieurs des facettes (mais alors de façon non synthétique) du sens* qui sont cumulées synthétiquement dans cet énoncé (cf. Le Bel, 1996).

Pour conclure, il ne nous reste plus qu'à tenter de synthétiser (par le biais de la condensation paraphrastique!) les conclusions partielles auxquelles nous sommes parvenue:

Premièrement, après avoir offert un bref aperçu historique de la notion, nous avons situé la reformulation paraphrastique, *au plan discursif* pour ce qui est de l'activité de la traduction *per se*.

Deuxièmement, nous avons établi une typologie d'activités paraphrastiques *en pédagogie de la traduction*, en fonction des stratégies didactiques mobilisées, celles-ci visant la prise de conscience progresssive de la spécificité du processus cognitif que suppose l'interprétation de T et sa reformulation en T'. Nous avons vu que les différents *exercices de 'pré-traduction' jouant sur la paraphrase intra et*

interdiscursive au service de cet objectif reposent sur des activités de paraphrase relevant du *commentaire*, de *l'explication* et de *l'amplification*, dans la perspective traditionnelle de la notion. En *traduction philologique*, caractérisée par la visée exégétique délibérée du traducteur à des fins pédagogiques à travers des notes, nous sommes arrivés aux mêmes conclusions, à savoir que le traducteur, en laissant entendre sa propre voix, se livrait alors à un type de *paraphrase explicative*. Dans le cadre de l'activité de traduction '*per se*', nous avons observé le travail d'identification ou de distanciation plus ou moins grand opéré par le traducteur par rapport à l'univers référentiel de l'auteur de T. Nous avons vu que cette distanciation pouvait s'opérer, entre autres, à travers des *procédés paraphrastiques d'explicitation ou d'implicitation* énonciatives qui affectaient, sans distorsion, le contenu informationnel du message en T, dans le respect de l'intelligibilité et de la concision de T' à des fins communicatives. Nous avons vu alors que le traducteur, réénonciateur en quelque sorte *transparent* ou *fantômatique* n'assumait jamais, dans le corps même de sa reformulation paraphrastique, la responsabilité énonciative qu'il laisse entièrement au locuteur de T, faisant un travail de *paraphrase imitative* qui peut jouer sur *l'amplification ou la condensation*.

Troisièmement et en dernier lieu, nous avons approfondi et élargi la notion d'*explicitation* en traduction à propos de la problématique du *traitement traductologique de l'ambiguïté*. Nous avons vu que dans le cas de l'*ambiguïté non intentionnelle*, le traducteur pouvait opérer une *paraphrase explicative et correctrice de T* ou bien justifier dans une note le maintien en T' de l'ambiguïté de T, opérant alors une *paraphrase explicative de type métadiscursif*. Enfin, dans le cas de l'*ambiguïté intentionnelle*, nous avons parlé idéalement d'une activité de *paraphrase imitative*, confirmée parfois dans la pratique en fonction de la créativité du traducteur et des ressources de la langue d'arrivée, et infirmée, le plus souvent pour des raisons strictement linguistiques, donnant lieu alors, dans le meilleur des cas, à une *activité paraphrastique d'amplification syntagmatique de type explicatif*, dans le respect de l'intention de l'auteur de T sinon de l'effet produit sur son destinataire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DELISLE, J. (1993): *La traduction raisonnée*. Ottawa: PUO.
- FUCHS, C. (1983): «La paraphrase linguistique: équivalence, synonymie ou reformulation?», *Le Français dans le monde*, 178, pp. 129-132.
- (1987): «L'ambiguïté et la paraphrase en linguistique» in C. Fuchs (ed.): *L'ambiguïté et la paraphrase. Opérations linguistiques, processus cognitifs, traitements automatisés*. Caen: Centre de publications de l'Université de Caen, pp. 15-20.
- (1994): *Paraphrase et énonciation*. Paris: Ophrys.
- LANDHEER, R. (1987): «Ambiguïté et paraphrase au niveau traductologique», in C. Fuchs (ed.), pp. 105-115.
- LEBEL, E. (1994): «Les voix du traducteur», *Traduire* 156, 43-60.
- (1996): «Traitement traductologique de l'ambiguïté cumulative: exemples d'entropie sémantique et argumentative», *Traduire* 170.

- (sous presse): «La noción de ambigüedad: perspectivas lingüísticas y traductológicas» in C. Fuentes (ed.): *Introducción teórica a la Pragmática Lingüística*. Sevilla: Kronos.
- LEDERER, M. (1984): «Implicite et explicite» in D. Seleskovitch et M. Lederer (eds.): *Interpréter pour traduire*, pp. 37-71. Paris: Didier-Érudition. (1^e ed. 1976: «Synecdoque et traduction», *Études de Linguistique Appliquée*, 24, 13-41).
- (1994): *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris: Hachette.
- PARAPHRASE ET TRADUCTION. Seminarios de septiembre 1996. Dra. Edith LE BEL.

ANEXOS

T = Texte source ou texte de départ
T' = Texte cible ou texte d'arrivée

DÉFINITIONS LEXICOGRAPHIQUES

Dictionnaire Robert

PARAPHRASE (1525; latin *paraphrasis*, du grec «Phrase à côté»). 1. Développement explicatif d'un texte. V. AMPLIFICATION, EXPLICATION, INTERPRÉTATION. 2. (1676) Développement verbeux et diffus. LING. Phrase synonyme d'une autre (Par ex. Jean aime Louise —> Louise est aimée de Jean.)

PARAPHRASER (1534; de *paraphrase*) Commenter par une paraphrase.

PARAPHRASEUR, EUSE (XVIII^e; h. XVI^e, de *paraphrase*) Litt. Personne qui fait des paraphrases, des développements verbeux.

Diccionario de la Real Academia

PARÁFRASIS 1. Explicación o interpretación amplificativa de un texto para ilustrarlo o hacerlo más claro o inteligible. 2. Traducción en verso en la cual se imita el original sin verterlo con escrupulosa exactitud.

EXEMPLES

1. *Il est sur la corde raide*

*Está en la cuerda tensa

*Se encuentra en el hilo gordo (recio) rígido

Está en la cuerda floja

2. *Marie, qui considère la générosité comme un signe de faiblesse, regrette que Pierre ait prêté un costume à Jean*

María, que ve en la generosidad un indicio de debilidad, lamenta que Pierre haya prestado un traje a Jean.

*María, que ve en la generosidad un indicio de debilidad, lamenta que Jean haya pedido prestado un traje a Pierre?

3. *Elle tira les rideaux puis quitta la chambre*
Correr = ¿Abrir? ¿Cerrar?

4. *Paris est torride. Vous allez gentiment partir en vacances, si possible sans laisser d'adresse, en tous cas, en évitant de téléphoner chaque jour au quai des Orfèvres*

París es tórrido. Va irse tranquilamente de vacaciones, a ser posible sin dejar su dirección y, en todo caso, evitando llamar cada día al quai des Orfèvres.

5. *Ce n'est pas la première fois que l'on reproche à notre vieille Marseillaise, notre 'chant national', le style ampoulé et les références martiales.*

No es la primera vez que se reprocha a la vieja 'Marsellesa', el himno nacional francés, su estilo ampuloso y sus referencias marciales.

6. *Je le trouve très bête. Elle en est fatiguée sans doute. Il porte des ongles sales et une barbe de trois jours. Tandis qu'il trotte à ses malades, elle reste à ravauder des chaussettes. Et on s'ennuie. On voudrait habiter la ville, danser la polka tous les soirs. Pauvre petite femme! Ça baille après l'amour comme une carpe après l'eau sur une table de cuisine. ...*

- 6a. Bosteza después del amor
- 6b. Se aburre después del amor
- 6c. Anhela (sueña con) el amor
- 6d. En medio de su aburrimiento, sueña con el amor
- 6e. Bosteza soñando con el amor.